



Annales historiques de la Révolution française

366 | octobre-décembre 2011
Varia

Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*

Pierre Karila-Cohen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12265>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 190-192

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Pierre Karila-Cohen, « Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 366 | octobre-décembre 2011, mis en ligne le 13 février 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12265>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Emmanuel FUREIX, La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)

Pierre Karila-Cohen

RÉFÉRENCE

Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, Paris, Champ Vallon, 2009, 501 p., ISBN 978-2-87673-493-5, préface d'Alain Corbin, 30 €

- 1 Le temps où l'historiographie délaissait le premier XIX^e siècle est bel et bien révolu. Le très beau livre d'Emmanuel Fureix, maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Paris XII, constitue l'un des plus remarquables témoignages de cette redécouverte du foisonnement de l'âge romantique, extraordinaire laboratoire où s'expérimentent – échouent souvent – des formes de discours politiques et de participation à la vie de la cité, promis ou non à un avenir. Laboratoire où l'événement le plus important demeure la Révolution française et ses suites napoléoniennes : ce temps d'invention est aussi un temps d'ingestion, c'est-à-dire d'appropriation, de rejet et surtout de bricolage autour d'un héritage révolutionnaire éclaté en de multiples mémoires. À l'aune de nos sensibilités contemporaines, le terrain d'observation choisi par l'auteur – le deuil public et ses usages – peut paraître austère, voire incongru. Il n'en est rien : au cours de la séquence chronologique étudiée, qui trouve son apogée et son terminus autour du retour des cendres de Napoléon en 1840, ces cérémonies expriment bel et bien la « substance » (p. 466) du politique. Ce « moment nécrophile » (titre de la première partie) marque en effet l'apogée des cultes politiques rendus aux défunts, cultes instrumentalisés pour se dire et pour combattre le(s) camp(s) adverse(s). Emmanuel Fureix en a dénombré 65 entre 1814 et 1840 : 9 deuils de victimes de la Révolution, 3 deuils de souveraineté sous la Restauration et 10 sous la monarchie de Juillet, 33

enterrements d'opposition, 10 deuils de « vaincus », insurgés et condamnés à mort politique. En ce temps donc, royalistes de toutes obédiences, libéraux, républicains et bonapartistes construisent, au propre comme au figuré, des panthéons rivaux et investissent l'espace public pour rendre hommage, selon les orientations des uns et des autres, à Louis XVI, au député d'opposition Foy ou encore à Napoléon.

- 2 L'ouvrage, issu d'une thèse enrichie à l'occasion de la publication, est constitué de quatre parties passionnantes et maîtrisées. Dans la première, l'auteur évoque les conditions de possibilité d'une telle théâtralisation et d'une telle instrumentalisation de la mort politique. La crise profonde de légitimité des régimes concernés – il est difficile de « renouer la chaîne des temps » comme d'inventer un juste milieu – et l'exclusion du plus grand nombre des mécanismes électoraux concourent à un « malaise de la représentation » qui justifie le recours aux rituels de légitimation que sont les deuils publics, ou amène les exclus de l'espace public à s'en saisir pour prendre la parole malgré tout. Par ailleurs, les sensibilités à l'égard de la mort sont certes déjà en mutation mais sont loin d'exclure des formes d'exhibition qui nous sembleraient actuellement complètement étrangères. Certaines agonies sont ainsi publiques : le tout-Paris assiste à celles de Talleyrand en 1838. La fascination pour la mort implique le culte des reliques ou des souvenirs, mèches de cheveux plus ou moins authentiques de Napoléon ou « bonbons à la général Foy ». Enfin, l'époque peut puiser dans un répertoire bien établi de deuils publics, qu'elle reçoit en héritage : cérémonies royales séculaires, innovations révolutionnaires et honneurs funèbres napoléoniens. La Révolution précisément, ou plutôt la gestion de sa mémoire douloureuse sous la Restauration, constitue l'objet exclusif des trois excellents chapitres de la deuxième partie, « Le deuil de la Révolution ». Avec une grande minutie, qui caractérise l'ensemble de l'ouvrage, Emmanuel Fureix décrit les initiatives du pouvoir, qui ne se réduisent pas à l'établissement du deuil « perpétuel » du 21 janvier, et montre comment cette politique oscille entre volonté de réconciliation et tentation de vengeance. Les « entrepreneurs de mémoire », qui font de la douleur un instrument majeur de légitimation, au moins pendant la première Restauration, sont de fait multiples et nourrissent des projets bien différents. Les différences d'appréciation bien connues entre Louis XVIII et les ultras sont manifestes ici comme ailleurs, mais sont rendues plus nettes encore par l'implication personnelle très précoce de Louis XVIII, dès son retour en France, dans cette entreprise de réparation. Attentif aux temps et aux espaces de ces expiations, l'auteur évoque dans cette partie de multiples épisodes. On appréciera particulièrement le récit de la recherche des ossements de la famille royale et de leur transfert dans la nécropole royale de Saint-Denis le 21 janvier 1815, ou encore la description des projets, réalisés ou le plus souvent abandonnés, de monuments expiatoires à Paris.
- 3 La troisième partie dépasse la question du rapport au passé pour examiner comment la Restauration puis la monarchie de Juillet imaginent et organisent les deuils de souveraineté qui les concernent. Les enjeux de ces cérémonies sont différents sous l'un et l'autre de ces régimes. Sous la Restauration, la question principale concerne la reviviscence – possible ou non – des rites royaux autour de la mort du roi et de sa famille. Qu'est-ce que « mourir comme un Bourbon » après la rupture révolutionnaire ? L'auteur décrit les intentions, les réalisations, mais aussi les ratés de ces cérémonies : l'absence, par exemple, du clergé lors de l'enterrement de Louis XVIII, pour de sombres raisons protocolaires, ne manque pas d'alimenter la rumeur d'un enterrement civil. Sous la monarchie de Juillet, les problématiques du deuil politique se déplacent. Comme souvent

sous ce régime, la tentative de synthèse vire peu à peu à l'empilement puis, sous l'effet des contradictions d'un régime mi-libéral mi-conservateur, à l'illisibilité. « Un nouveau régime de la gloire – écrit l'auteur – honore simultanément le sang dynastique, le sang des barricades, le sacrifice au nom de l'ordre public, la gloire militaire et le service de l'État » (p. 275). Les insurgés de 1830 sont ainsi régulièrement honorés (tout en éludant très vite la sociologie spécifique des gens de métiers tombés sur les barricades), mais aussi, à partir de 1832, les agents de l'ordre tués lors des insurrections de 1832, 1834 et 1839. De ce patchwork mémoriel émergent quelques initiatives durables comme les funérailles nationales d'hommes d'État inventées en 1832 pour honorer Casimir Périer. Si cette partie s'inscrit dans une tradition historiographique d'attention aux rituels d'État et aux fêtes de souveraineté, tradition que l'ouvrage complète heureusement, la quatrième partie est plus neuve encore. Consacrée aux deuils protestataires, elle aborde sous ce jour inédit la question de la politisation populaire, très travaillée actuellement pour les années des monarchies censitaires. L'auteur démontre que la participation aux deuils d'opposants constitue l'un des principaux langages d'opposition sous la Restauration et la monarchie de Juillet, et ce pas seulement lors des journées qui suivirent l'enterrement du général Lamarque en 1832. Ces cérémonies, décrites par l'auteur de la levée du corps au discours sur la tombe, ne sont pas moins l'objet de la construction d'un rituel que les cultes politiques officiels dont ils sont les pendants. Rassemblant jusqu'à cent mille personnes pour les enterrements de Foy en 1825 et de Manuel en 1827, elles se situent bien aux origines des manifestations contemporaines. En étudiant la ferveur qui entoure « la plus grande mort du siècle », celle de Napoléon, puis, dans le dernier chapitre, le culte des martyrs politiques tombés sur les barricades, Emmanuel Fureix complète le tableau des engagements politiques autour de la mort, notamment dans les milieux populaires.

- 4 Il est impossible de rendre compte ici de tous les apports de ce livre. Nourri de multiples lectures en histoire, sociologie et anthropologie, l'ouvrage prend place dans des historiographies diverses, en premier lieu l'histoire et la sociologie des rituels et celles de la politisation populaire, même s'il faut remarquer à cet égard que son seul cadre est parisien. Un point qui nous paraît particulièrement intéressant est la volonté d'Emmanuel Fureix d'exhumer, avec autant d'humilité que de ténacité, des traces d'émotions et de sentiments effectivement éprouvés lors de ces cérémonies. Conscient des biais inhérents à l'observation policière de l'état des esprits, productrice de l'essentiel des sources, mais soucieux en même temps de ne pas tomber dans les facilités d'un hypercriticisme, l'auteur consacre parmi les pages les plus intéressantes de son livre à tenter d'établir ce que l'on peut retrouver du sens prêté par les contemporains à ces différents rituels et de leurs réactions face à eux. Il restitue à cet égard à la fois des cultures sensibles et des cultures politiques en édification. En cela, cet ouvrage constitue un très important apport à l'historiographie du politique en général.